

Jean-Michel Barrault
10 place des Vosges
75004 Paris
01 42 77 78 90

Eric

Le 21 décembre 2004

Chers tous,

Au mois de juin dernier, j'ai reçu une lettre d'Andrée Claquin. Pour ceux d'entre vous qui ne le sauraient pas, Andrée Claquin, qui vit à Nantes, est notre cousine : sa grand-mère maternelle était la cousine germaine de Sidonie Cocher, la grand-mère d'Yves et notre arrière-grand-mère.

D'une écriture ferme et claire, dans un français élégant, notre cousine, âgée de 95 ans, révèle :

« Je suis sans aucun doute la seule à avoir connu votre oncle Gabriel à Lorient où résidaient, à une certaine époque, nos deux familles. Je n'étais alors qu'une petite fille de six ans peut-être, mais je me souviens de Gabriel chez ma tante Emilie, sœur de mon père, à laquelle il avait confié sa mère lors de son départ pour la guerre.

J'ai appris en son temps sa fin cruelle. J'ai certainement été frappée par le chagrin de toute la famille car son souvenir est resté gravé en moi tout au long de ma vie. Je me souviens en particulier que l'on parlait de lui avec vénération. »

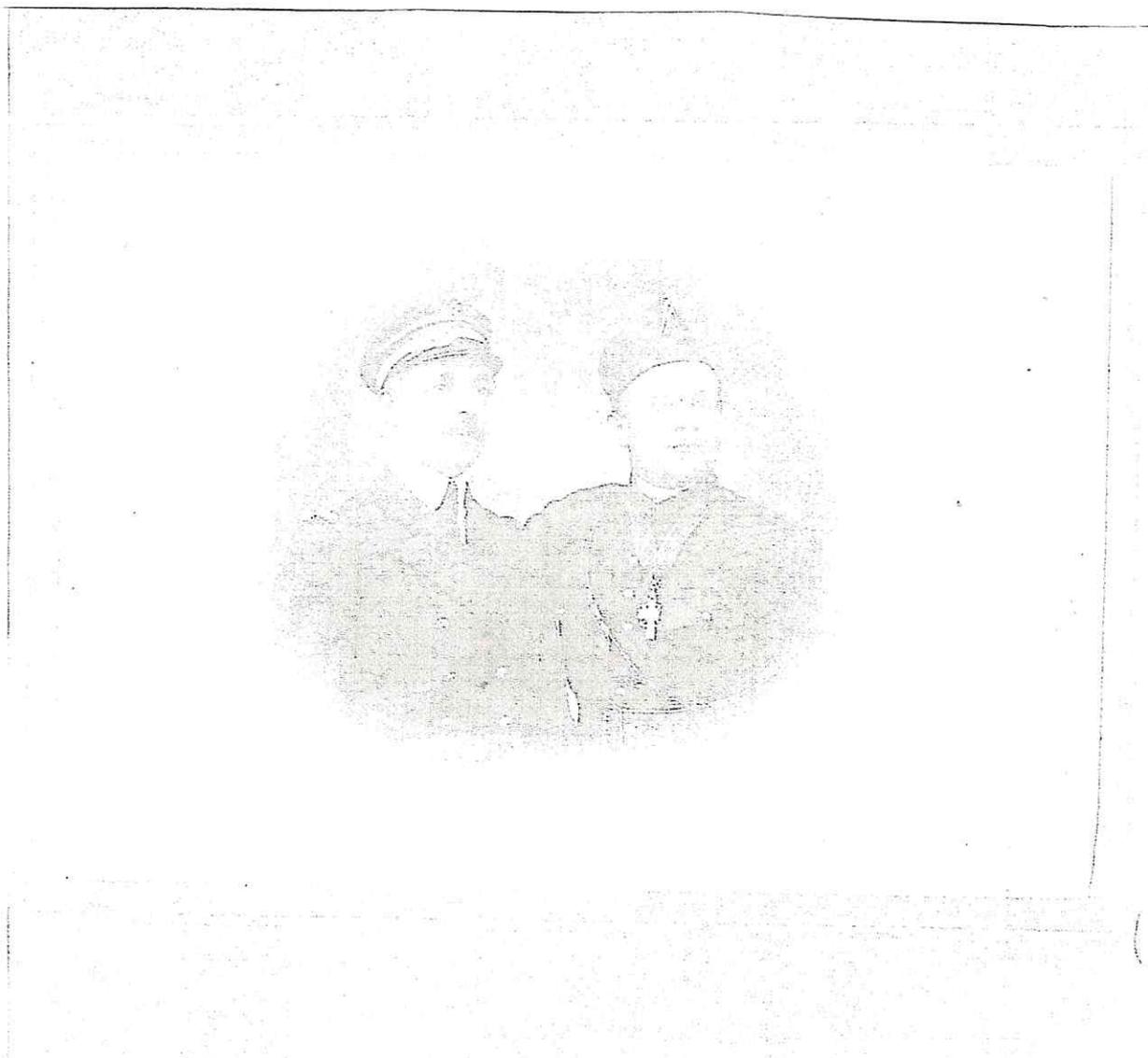
Dans son souci d'en savoir plus sur notre oncle Gabriel Niorthe, Andrée Claquin a réuni d'intéressantes informations, notamment en s'adressant à l'Evêché de Nantes. Je vous en fais parvenir ci-joint l'essentiel, sous forme d'un complément à la « petite histoire de la famille Barrault »

En cette fin d'année, Dany se joint moi pour vous présenter nos vœux pour que 2005 soit pour vous une période heureuse, sans trop de soucis de santé, et vous assurer de toute notre fidèle affection.

JM

Gabriel Niorthe

Complément d'informations



Gabriel Niorthe, photographié à Beyrouth peu de temps avant sa mort,
en compagnie de son cousin Eugène Claquin

Le séminariste et le prêtre

Extrait de la Semaine religieuse de Nantes, 1920

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

Le R.P. Gabriel Niorthé, de l'Ordre de saint Dominique, aumônier titulaire de l'armée d'Orient, mort pour la France à Bozanti vers le 21 juin 1920.

Le R.P. Gabriel Niorthé était né à Bourgneuf-en-Retz, en 1887. Après ses études secondaires, commencées au collège Saint-Louis de Lorient et terminées à l'Ecole Saint-Stanislas, il était entré au Grand Séminaire de Nantes (1904-1909) et y avait reçu la tonsure et les ordres mineurs.

En 1909, il était entré au noviciat des Dominicains, au Saulchoir (Belgique), où il avait été ordonné prêtre le 2 août 1914. Après avoir exercé pendant quelques mois le saint ministère à Poissy, au diocèse de Versailles, il avait été mobilisé en février 1915. D'abord aumônier volontaire sur le front français, il avait ensuite exercé les fonctions d'aumônier titulaire aux armées d'Orient, en Syrie, en Cilicie.

Extrait de l'Année Dominicaine, 1920

Le P. Jérôme Niorthé est né à Bourgneuf-en-Retz (Loire-Inférieure) le 5 août 1887. Comme ce jour se célèbre la fête de Notre-Dame des Neiges, sa mère voulut qu'il reçut au baptême le nom de Gabriel.

Très peu de temps après sa naissance, il fut amené à Lorient, où sa première éducation fut confiée aux religieuses de Saint-Louis ; celles-ci cultivèrent les germes de piété semés en son cœur par sa mère. Ses trois frères aînés, après avoir fait de brillantes études classiques au lycée de Lorient, s'étaient engagés dans la marine de l'Etat : aussi, quand il eut sept ans, son père, marin lui-même et désireux de le voir remporter les mêmes succès et embrasser la même carrière que ses frères, voulut-il lui faire suivre les cours du lycée. Mais Gabriel, que le spectacle de la mer laissait indifférent, supplia son père de revenir sur sa décision et obtint d'être envoyé comme externe au collège libre de Saint-Louis. Là, il rencontra chez un prêtre dévoué, ami de sa famille, M. l'abbé Lepallec, un protecteur avisé de sa vocation naissante. Celui-ci s'intéressa à l'enfant dont le tempérament exubérant trouvait encore trop étroit me règlement pourtant si large de la maison, et qui s'attirait souvent cette apostrophe du bon Supérieur : « Le règlement n'est donc pas pour vous, Gabriel ? » Ce n'était d'ailleurs chez Gabriel, que les menaces et les punitions révoltaient, ni indiscipline ni mauvaise volonté, car il suffisait de faire appel à quelque noble sentiment pour obtenir de lui plus d'exactitude et plus d'application.

Doué d'une intelligence facile, il tint dans sa classe un rang honorable et passa la première partie de son baccalauréat à la fin de sa rhétorique ; mais, sur le terrain moral il prenait sa revanche. Voici le témoignage que rend de lui M. Lepallec : « Parce que la vie d'écolier lui paraissait banale et

vide, comparée à la vie qu'il rêvait, il cherchait à l'embellir et à la remplir à sa façon qui n'était pas toujours conforme au programme. Mais quelle belle âme d'enfant ! D'ailleurs, il n'agissait jamais en cachette, et il confiait toujours à quelqu'un de ses maîtres ses préoccupations et ses travaux hors programme. Un jour, c'était un petit ami qu'il voulait arracher à la funeste influence d'un grand camarade. Il y pensait en récréation ; il y pensait aussi à l'étude et les devoirs ou les leçons risquaient d'en souffrir. Un autre jour, il rédigeait les statuts d'une association pour la propagation de la foi qu'il voulait établir parmi ses condisciples. L'idée était bonne et le père supérieur l'approuva, mais en recommandant à Gabriel de ne pas négliger les mathématiques ! Il tenait compte des sages avis qu'on lui donnait et les réprimandes ne le décourageaient pas. Plus tard, il se liguait avec deux autres camarades, bons et sérieux comme lui, pour combattre le mauvais esprit, les conversations et les liaisons malsaines du collège.

« J'ai reçu les confidences de Gabriel depuis l'époque de sa première communion jusqu'à son entrée au noviciat des Dominicains. Dans mon ministère déjà long, je n'ai pas trouvé d'enfant plus candide, de jeune homme aussi zélé pour le bien, aussi loyal, aussi pur. Il n'a connu le mal que pour le combattre ou le fuir. Enfant, il avait dix ans, il se mit à chanter à tue-tête le Credo pour ne pas entendre une vilaine chanson qu'on voulait lui apprendre. »

Ce zèle pour le salut des âmes ne fit que s'accroître au grand séminaire de Nantes où Gabriel Niorthé entra après sa rhétorique, en 1904, et quelques-uns de ses condisciples furent même tentés de le trouver quelque peu indiscret. Quant à ses maîtres, s'ils eurent à lui pardonner quelques légères infractions au règlement, bien excusables chez un jeune homme qui n'avait pas connu la discipline de l'internat, la fraîcheur et la naïveté de sa piété, comme son ardeur pour le bien et la gaieté de son caractère, lui conquièrent leurs cœurs, et le supérieur du séminaire, qui ne manqua jamais de lui prodiguer dans des circonstances douloureuses les marques d'une très vive sympathie, lui donna le conseil d'entrer dans l'Ordre.

Le temps des vacances n'était pas pour le séminariste un temps de repos et il ne donnait pas relâche à son zèle ; s'il allait à Lorient, il se faisait volontiers l'auxiliaire des prêtres de Saint-Louis, pour s'occuper soit du patronage, soit des Jardins ouvriers ; s'il restait à Nantes, il se donnait tout entier au patronage de la paroisse de la Madeleine et passait ses journées au milieu des petits garçons de ce quartier populeux et ouvrier. Se mêlant à leurs jeux, s'il les reprenait quelquefois *opportune et importune*, c'était toujours avec patience ; et surtout il se faisait une joie de leur apprendre leurs prières, de leur parler de Dieu et de leur faire faire une visite au Saint Sacrement dont la longueur était proportionnée à leur âge. Le soir de ces journées de fatigue, au repas de famille, il disait à ses parents qui l'engageaient à ménager ses forces : « Mon but est de faire du bien aux âmes. »

Il prit l'habit, au Saulchoir, aux premières vêpres de la Toussaint 1909 ; après quoi il écrivait : « Il faut suivre le Christ, suivre ses pas partout où il a passé, le suivre jusque dans le sacrifice. » Un an après, au soir de sa profession simple, il notait : « Je suis heureux de faire profession entre les

mains du T.R.P. Vallée, qui reçut l'habit du P. Lacordaire. » Le 22 mars, il fut ordonné sous-diacre à Tournai, le 6 juin, diacre à Lille, et enfin prêtre, au couvent, le 2 août 1914, en cette cérémonie tragiquement solennelle que n'oublieront jamais ceux qui y assistèrent.

Dans l'après-midi, le Père quittait le couvent en compagnie de sa mère venue pour recevoir sa première bénédiction.

Ils gagnèrent tous deux la Loire-Inférieure et, comme il avait été réformé, il y passa tout le mois d'août au milieu des siens ; mais, à la mi-septembre, il était vicaire à Poissy (diocèse de Versailles). Il occupa ce poste jusqu'au 24 février 1915, est alors affecté comme secrétaire au bureau de recrutement de Nantes et quelques mois après aux subdivisions du Morbihan à Lorient. Ces situations lui laissèrent le loisir de dire la messe, de prêcher et de rendre de nombreux et appréciables services au clergé paroissial.

En juin 1916, il gagnait le front dans la Somme, avec le 111^e d'artillerie lourde. Mais le poste d'aumônier de marine l'attirait ; grâce au souvenir laissé par son père, il réussit à l'obtenir à la fin de l'année et fut embarqué sur le *Louqsor*, navire hôpital qui faisait le service entre Salonique et Toulon.

Le *Louqsor* n'ayant pas tardé à être désarmé, il fut, au milieu de l'année 1917, reversé dans l'armée de terre, affecté au G.B.C. du 37^e corps, puis au 1^{er} corps de cavalerie et enfin au 2^e groupe du 270^e d'artillerie. C'est là qu'il mérita la citation suivante :

« Niorthe Gabriel, aumônier volontaire – Bien qu'appartenant au service auxiliaire et ayant eu trois frères morts sous les drapeaux, a demandé à servir au front, comme artilleur, a rempli les fonctions d'aumônier sur un bateau-hôpital naviguant, puis au 37^e C.A. et volontairement accompagné le groupe du ... R.A.L. dans les rudes combats du 20 au 31 mars 1918, prenant largement sa part de dangers et de fatigues et donnant à tous un bel exemple de cranerie au feu, de bonne humeur, d'endurance et d'entrain ; a su, par sa haute conception qu'il s'est faite du devoir, l'exemple constant qu'il donne, autant que par le caractère sacré dont il est revêtu, acquérir la plus heureuse influence sur tout le personnel pour lequel il se dévoue en toutes circonstances et croit n'avoir jamais assez fait. »

En août 1918, il se fit nommer aumônier auxiliaire du 2^e corps d'armée d'Orient, exerça son ministère auprès des soldats français et des Serbes catholiques, parcourut avec la 11^e et la 156^e division diverses régions de Hongrie, de Bulgarie et de Roumanie et partit enfin pour la Cilicie au moment où il aurait eu le droit de rentrer en France pour se faire démobiliser. Il ne voulait pas abandonner des soldats sans secours religieux, dans un pays où ils ne pouvaient guère en attendre du clergé local.

Débarqué à Beyrouth, il espérait faire le pèlerinage des Lieux-Saints avant de gagner Adana, quartier général de la 156^e D.I. Les événements ne lui en laissèrent pas le temps, la situation s'aggravait rapidement et les blessés affluaient dans les hôpitaux d'Adana : ce ministère prit le Père tout entier.

En mars, il était encore à Adana ; vers la fin du mois, il poussa jusqu'à Bozanti, au pied du Taurus, poste d'une garnison avancée. Il s'y trouvait quand elle fut attaquée. Le dernier train quitta la ville le 2 avril. Le

Père refusa de le prendre, témoignant du même esprit de devoir héroïque qui, quelques mois auparavant, l'avait fait descendre aux chaudières du *Voltaire* quand celui-ci fut torpillé ; il voulait être là pour donner l'absolution à ceux qui étaient en péril de mort.

Le soir même, l'encerclement de la ville était complet. En avril et mai, Bozanti subit des attaques répétées et les repoussa toutes victorieusement : sur le point de manquer de vivres et de munitions, la garnison exécuta une sortie le 28 mai, perça les lignes turques et réussit à gagner 40 kilomètres dans le Sud-Ouest. Egarée par un guide dans la grande montagne, cernée et attaquée dans une gorge abrupte, la petite troupe subit des pertes sévères et dut céder faute de munitions. Les survivants furent faits prisonniers : parmi eux, le Père blessé au cours de ce dernier combat.

Au cours des étapes qui suivirent, un certain nombre de blessés ne purent marcher comme leurs camarades. Les Turcs les fusillèrent. Le Père était du nombre.

« Il est tombé en soldat, écrit son général, esclave volontaire de ce qu'il avait estimé être son devoir. La 1^{ère} Division garde pieusement son souvenir. »

Le torpillage du *Voltaire*

Témoignage publié à l'époque sous la signature de Georges Morry, embarqué sur le transport de troupes lors du torpillage.

Le 6 octobre 1918, le *Voltaire* quitta Toulon pour rallier à Moudros l'escadre Amet. L'abbé Gabriel Niorthe, aumônier militaire rejoignant Salonique, fut autorisé à prendre place à bord.

Son succès auprès de l'équipage fut étonnant et immédiat. J'ai essayé d'en démêler les causes. Le fait qu'il ne portait pas la soutane facilita certainement son accès près de tous. On n'avait pas de respect humain à se montrer avec lui. (...) La croix pectorale, suspendue au cou de l'abbé, révélait seule le prêtre sous l'uniforme d'officier de cavalerie. Sa belle prestance contribua aussi à son succès : le marin admire la force, et le Père avait la carrure d'un cuirassier. Joignez à cela qu'il arrivait du front de France avec la croix de guerre et un lot d'histoires de tranchées qu'il contait avec beaucoup de verve ; que sa bonne humeur était communicative ; qu'il était Lorientais ... et dame ! les Bretons ne manquaient pas sur le *Voltaire* ; qu'enfin, il était marin d'instinct et débrouillard, comprenant les matelots et connaissant d'ailleurs, presque aussi bien que les vieux du bord, le bateau au bout de quarante-huit heures. Voilà bien des raisons pour gagner la confiance du marin au P. Niorthe.

Par contre, son grade et la situation qu'il lui valait à bord où il était l'hôte des officiers supérieurs, fréquentant le commandant et le carré, pouvaient, dans ses relations avec les échelons inférieurs de la hiérarchie, faire naître la gêne et même, chez quelques-uns, la défiance. Or, il n'en fut rien.

Tout le secret de son succès résidait, sans doute, dans son inépuisable charité servie par les avantages que j'ai énumérés. Le P. Niorthe

était foncièrement bon et, pendant son court séjour à bord, fit beaucoup de bien.

Nous sommes plusieurs convaincus qu'il attira la protection de Dieu sur le *Voltaire*.

On lui avait naturellement donné la chambre de l'ancien aumônier (...). Or, deux heures après l'arrivée du Père, un charpentier, un électricien et le chef de timonerie travaillaient sous sa direction à transformer l'armoire de cette chambre en un modeste tabernacle. L'abbé Niorthe, contrairement à l'habitude de l'aumônerie militaire qui, généralement, ne garde la sainte Réserve que sur les navires-hôpitaux (habitude qu'il ignorait) installa à bord le saint Sacrement.

La chambre que Notre Seigneur daigna habiter pendant la traversée se trouve à tribord à mi-longueur du bâtiment.

Or, quatre jours après (10 octobre), dans l'étroit canal qui sépare Cerigo de la Grèce, par temps calme et nuit claire, un sous-marin allemand nous tirait *par tribord* et de près deux torpilles évidemment destinées à nous atteindre au milieu.

Les torpilles, par suite sans doute d'une erreur de l'ennemi, touchèrent l'avant. (...) Le lendemain, le *Voltaire* arriva, sans morts ni blessés, à Milo. Le 12 octobre, le P. Niorthe célébra, dans la batterie du *Voltaire*, remplie de marins, une messe d'actions de grâce.

Une phrase que j'ai entendue la nuit du torpillage exprime la pensée qui était venue à l'esprit de beaucoup d'entre nous. Le chef de la timonerie disait au Second : « Commandant, nous ne pouvons pas périr, car le bon Dieu est à bord. »

Or, dans ces circonstances qui auraient pu devenir tragiques, qu'avait fait notre aumônier ?

Réveillé en sursaut par l'explosion, il comprit de quoi il s'agissait. Il se leva, passa rapidement ses vêtements, suspendit à son cou le Saint Sacrement et sortit de chez lui. Il rencontra les gens non de quart qui montaient, d'ailleurs avec calme, à leurs postes d'évacuation, sur le pont, près des radeaux, parés à mettre ceux-ci à la mer si on en donnait l'ordre.

Le P. Niorthe pouvait suivre le mouvement : c'était le chemin du salut au cas où le bâtiment chavirerait...

Le P. Niorthe descendit aux machines, c'est-à-dire vers la mort presque certaine si le bateau faisait le tout.

- J'étais curieux de voir comment on se comportait en bas, nous disait-il le lendemain, et on se comportait rudement bien. Il faut dire que je suis un peu de la partie, ayant un cousin mécanicien en chef.

Nous n'en fumes pas dupes...

La fin de l'abbé Niorthe

Lettre du général Dufieux à l'abbé Gallais, ancien aumônier militaire

Il est malheureusement trop vrai que l'abbé Niorthe n'est plus.

Etant allé à Bozanti à la fin de mars, il s'y trouvait lorsque le poste a été attaqué et n'a pas voulu profiter du dernier train de ravitaillement, le 2 avril, pour rentrer à Adana. (...)

L'abbé Niorthe a donc partagé le sort de la vaillante garnison de Bozanti qui, attaquée par des forces supérieures munies de 7 canons, a résisté à tous les assauts les plus violents, reprenant par des contre-attaques immédiates les positions que l'ennemi réussissait parfois à lui enlever et infligeant aux Turcs des pertes énormes.

Le 28 mai, étant sur le point de manquer de vivres et de munitions, la garnison fit une sortie, perça les lignes turques et fit 40 kilomètres vers le sud-ouest mais, égarée par un guide dans la haute montagne, cernée et attaquée dans une gorge abrupte, elle fut faite pionnière après épuisement de ses munitions.

L'abbé Niorthe avait été blessé dans cette affaire. Ne pouvant suivre la colonne de prisonniers à cause de sa blessure, il fut fusillé par les Turcs avec une vingtaine de soldats également blessés.

Gabriel Niorthe béatifié ?

Ordre des Frères Prêcheurs. Lettre du 14 décembre 1954.

Le P. Provincial et moi avons reçu hier la visite du Marquis du Féou, député, qui vient de faire réimprimer un bouquin intitulé « La Passion de la Cilicie 1919-1922 » dans lequel il parle du « véritable martyr du P. Niorthe fusillé par les Turcs après avoir refusé d'apostasier en mai 1920 » ; une rue acuelle de Saint-Denis porte le nom du Père, le saviez-vous ?

Pourriez-vous chercher dans vos archives pour voir si vous auriez par hasard quelques lettres du P. Niorthe ou quelques relations, ce serait intéressant car il y a tout un mouvement qui se dessine qui tenterait de faire introduire la cause du P. Niorthe et d'un Père Lazariste crucifié par les Turcs à la même époque.

Archives de la Province dominicaine de France. Lettre du 15 juin 2004 adressée par le Frère Michel Albaric, Archiviste, au Doyen du Chapitre cathédrale de Nantes :

... Je vais essayer de vérifier si le bruit d'un procès en canonisation est fondé.